

CAPRICE REVUE

PARAISSANT LE SAMEDI

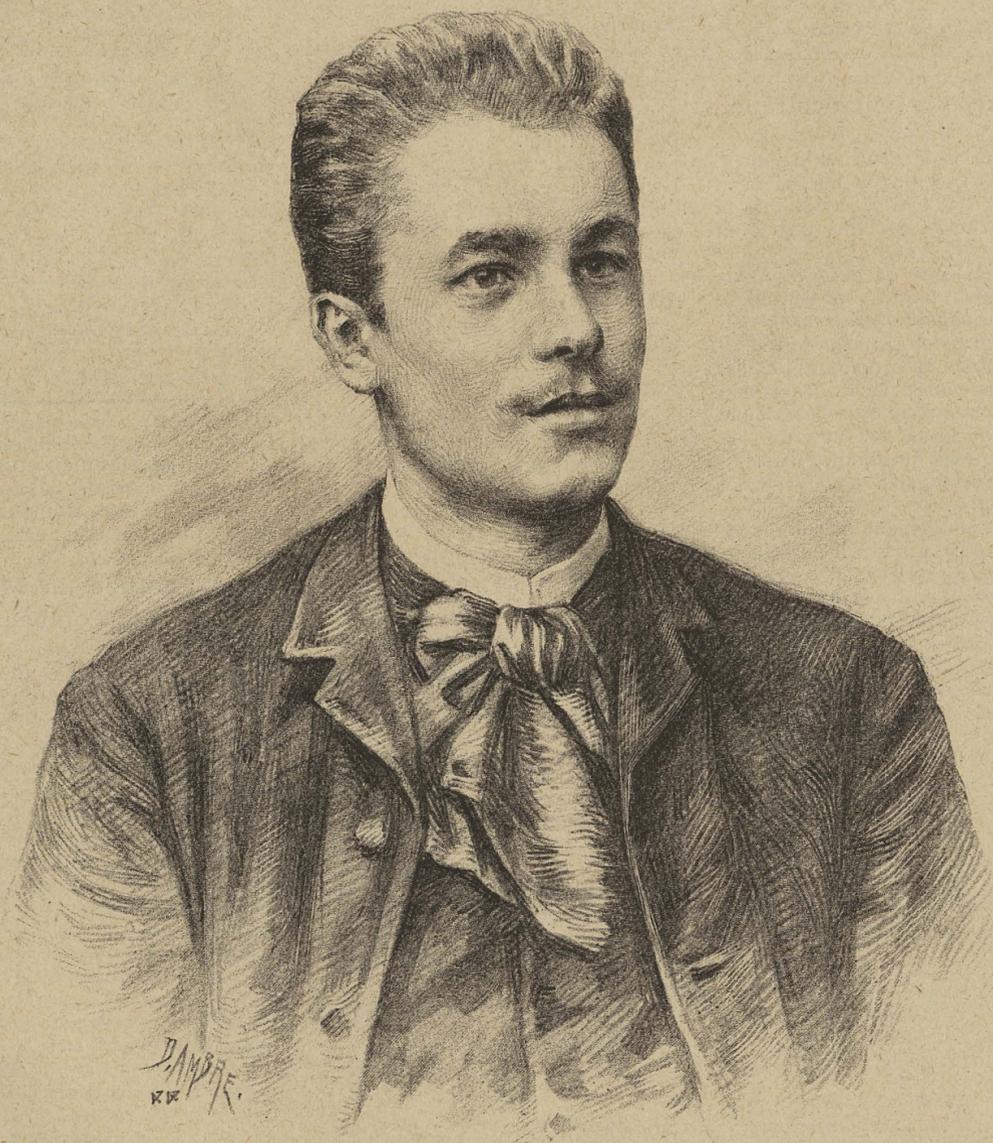
Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES
ON TRAITE A FORFAIT.



CHARLES DE TOMBEUR

SOMMAIRE

Charles de Tombeur, Hector Chainaye.
Conte presque mélancolique, Melek.
Chant de nuit, Arthur Dupont.
Jeanne Bukoff, Albert Mockel.
Chronique des théâtres, Sphinx, Moriski.

Charles de Tombeur.

Le soir de l'enterrement du pauvre Charles de Tombeur, le 13 octobre 87, il y a donc un an déjà, nous revenions du cimetière de Schaerbeek, les bazochiens ensemble. Comme si on ressentait le besoin de resserrer les rangs, on se tenait tous par le bras.

Devant nous, dans le ciel gris, cen-

dré, Bruxelles dessinait la silhouette de ses monuments ; un repos de réflexion planait sur la grande ville. Et il nous semblait à nous que la ville partageait notre tristesse. Mais ce moment de recueillement fut bientôt passé, et comme nous rentrions à Bruxelles, déjà les réverbères s'allumaient l'un après l'autre, des voitures roulaient dans tous les sens sur le pavé sonore, les lanternes rouges et vertes des trams se croisaient sur les rails aux reflets d'acier, sur les trottoirs courait la chanson monotone et sourde des pas fiévres et empressés. A la devanture des théâtres étincelaient les rubans de feu, tandis que les restaurants et les cafés regorgeaient de monde.

Toutes ces vies qui s'ignorent semblaient s'amuser follement !

Mais ce n'était pas à ces gens que nous en voulions ; au fond, ils nous laissaient aussi indifférents que les autres soirs ; non, c'était à cette ville, qui venait de perdre un de ses meilleurs enfants, et qui n'avait pas même le temps de s'attrister !

Et cependant, combien de fois ces rues, ces boulevards, ne nous rappellèrent-ils pas l'image vivante de Charles de Tombeur, toujours courant, allant de l'un à l'autre, organisant ces Sociétés de jeunes gens, fondant un journal, des journaux, ayant toujours une idée à défendre. Quel petit bonhomme enfiévré, entreprenant c'était !

Il était alors à l'université de Bruxelles, où il étudiait les sciences, espérant un jour devenir médecin. La génération des étudiants de cette époque était autrement intéressante que celle d'aujourd'hui. Têtes folles, sans doute, mais brûlant à l'appel de toutes les généreuses idées. Charles de Tombeur fut bientôt reconnu pour un des chefs de bande. On parlait beaucoup politique. Charles de Tombeur était un démocrate ardent, cheveux au vent ! Et c'est emporté par une belle poussée qu'il fonda *l'Étudiant*, un petit journal gouailleur, de nuance avancée, où l'on en donnait aux bourgeois, à tour de bras ! Que c'était bon !

Il était encore à l'université lorsqu'il collabora au *National belge* ; c'était la plus jeune plume du journal de Jules Wilmart et de Jean Volders. Il y chroniquait sous un pseudonyme de bataille, s'initiant déjà aux exigences du rude métier de journaliste. C'était donc un garçon fort occupé, mais, comme les ministres, il avait ses secrétaires. Il faisait partie du comité de toutes les Sociétés d'étudiants, discourait dans les meetings, et avait ses partisans à lui comme un grand homme. Chaque semaine, il écrivait son journal, corrigeant toutes les épreuves, au besoin tournant lui-même la manivelle de la machine. Et outre cela il étudiait son examen, car il passa son premier examen avec la plus grande distinction. Il est vrai qu'il ne mordit pas au second. Mais enfin, ce garçon de feu était fait pour l'action et non pour l'étude. Et puis, l'enseignement passif inférieur des universités n'allait pas à sa tournure d'esprit.

Il fallait le voir diriger son petit journal. C'était le jeudi matin qu'on se réunissait à l'imprimerie de la rue aux Laines, près du Palais de Justice, une petite imprimerie à laquelle on avait accès par un étroit escalier, à la rampe tremblante : une vraie cage à poulets. Là, on devait apporter chacun sa copie, mais, à la dernière minute, on s'apercevait qu'il n'y avait pas une ligne pondue. Alors le rédacteur en chef s'emportait : « Comment, fainéants ! vous voulez donc que nous ne paraissions pas ! » Et aussitôt on se mettait chacun à la besogne, faisant qui l'article de fond, qui la variété, qui le feuilleton. Finalement, le journal paraissait, mais le brave Charles en avait fait les trois quarts. Il restait des journées à l'imprimerie pour surveiller tout, mangeant de la pâtisserie pour déjeuner, pour diner et pour souper.

l'Étudiant paraissait depuis un an déjà, lorsqu'il eut l'idée de fonder une revue littéraire. L'organisation en fut discutée et adoptée en un soir. Et bientôt *la Basoche* parut. Tout ceux qui lisent en Belgique savent le rôle joué par *la Basoche* dans notre jeune histoire littéraire.

Ce fut la meilleure époque de Charles de Tombeur. Quel sens de l'art ce tout jeune homme possédait ! Dès les débuts de *la Basoche* il se mit en relation avec les jeunes littérateurs de Paris et s'en fit des collaborateurs. D'autre part, il groupa autour de lui un petit bataillon, et la revue fit de rapides progrès.

Comme dans toutes les revues d'art, on était divisé en plusieurs écoles, et

l'on tapageait énormément. Les réunions avaient lieu au « Tapir Vadrouilleur » petit cabaret de la rue des Sols que nous avions inventé, et auquel nous avions donné cette appellation fantaisiste, le baes ayant un appendice de kilométriques proportions. Le Tapir était brave homme et avait mis à notre disposition l'arrière-chambrette de l'estaminet. Là, eurent lieu les conversations les plus échevelées. On y travaillait cependant, puisqu'on y triturait le sommaire de chaque N°. L'âme de tout ce petit monde était bien certainement Charles de Tombeur. Il écrivait alors moins que les autres, mais il faisait la besogne du numéro à lui seul. Aussi peut-on dire que *la Basoche* est la revue la plus joliment éditée que nous ayons eue jusqu'ici en Belgique.

Les pages de Charles de Tombeur qui eurent le plus de succès furent sa *Grâce de Dieu*, conte écrit de façon alerte, qui dénote un esprit très fin et très observateur. Charles de Tombeur n'était ni wallon ni flamand, ayant beaucoup voyagé à travers le pays, ayant étudié les villes du nord et du sud il était coloriste comme un flamand et fin et pénétrant comme un wallon. Aussi comprenait-il les tendances de chacun et ouvrait-il sa revue à tous.

Son tempérament d'organisateur, de petit chef, l'avait poussé à s'occuper de la direction et des mille petites besognes encombrantes de ce poste ; et nous avons à regretter maintenant qu'il n'ait pas plus produit.

Si plus tard, entrant à *la Réforme*, il fit du journalisme quotidien, c'est qu'il aimait cette vie agitée, toujours renouvelée, c'est qu'il adorait cette existence brûlante.

Bien souvent, cependant, il lui montait aux lèvres des paroles de regret et de doute. Mais on ne peut mener tout de front. En développant certaines facultés en soi fatalement on en étouffe d'autres. Et il y a un moment très cruel de réflexions, lorsqu'on se sent pris par une carrière aussi absorbante que celle du journaliste.

Dans les derniers temps, Charles de Tombeur n'était sans doute plus aussi gai. Mais, par instant, lorsqu'il retrouvait sa verve d'autrefois, c'était fou d'étincellements !

La vérité est que ce garçon précoce, à l'âme faite dès quinze ans, avait vécu trop vite une vie généreuse et active. Il avait brûlé trop tôt du plus bel enthousiasme d'art, et bientôt aussi, il sentit en lui le regret d'avoir osé rêver et d'avoir voulu le beau dans notre vie bête.

Par reprises, il avouait aimer beaucoup son métier, et du reste il ne marchandait jamais ses peines et son temps à son journal. Tout jeune il fut nommé secrétaire de *la Réforme*, car on avait reconnu ses qualités exceptionnelles d'organisateur. Charles de Tombeur voulut faire du journalisme moderne, de ce journalisme qui se rapproche de l'art par sa recherche de l'impression et ses notations frappantes de coins insoupçonnés de notre vie sociale. Mais il s'abandonna certainement trop à son métier, car il se fatigua outre mesure. Ce garçon ne savait pas s'arrêter, il allait, il allait toujours. Par moments il reconnaissait être très las, mais il voulait quand même reprendre sa tâche, comme un pilote qui ne voudrait pas confier son poste à un autre. Il se conduisit ainsi toute sa vie.

Peut-être aussi portait-il en lui le pressentiment de sa terrible maladie et de sa mort prochaine. Ses heures de mélancolie étaient inexplicables. Il discutait jovialement, jetait encore dans nos conversations ses trilles de bon rire ; puis subitement se taisait, assombri par un long nuage de tristesse qui passait en lui et le glaçait à l'instant.

Au mois de septembre 87, il prit quelques jours de congé, et s'en alla dans le Luxembourg, chez des parents qui possédaient là une grande ferme. Du Luxembourg, il écrivit à deux d'entre nous une lettre riante, il goûtait du soleil en sauvage, il marchait en touriste infatigable, observait tout et disait ses impressions en artiste qu'il était dans

ces bonnes lettres qui seront conservées. Nous nous souvenons que ces lettres nous firent peur. Elles étaient terribles de joie malade.

En effet, le pauvre garçon nous revint à Bruxelles atteint du typhus, et nous fut enlevé en quelques jours.

« Non, ce n'est pas possible ! s'écria-t-on, lorsqu'on apprit la nouvelle. C'était ainsi cependant ; le sang s'était gelé dans ces bouillantes artères. La vie s'était refusée à cet enfant de vingt-trois ans qui brûlait de vivre, si ce n'était pas une lâcheté du destin !

HECTOR CHAINAYE.

VIENT DE PARAÎTRE :
CONTES POUR L'AIMÉE

PAR MAURICE SIVILLE

Tirage de bibliophile à 260 exemplaires. — Edition de grand luxe, caractères elzéviens, avec couverture illustrée et 25 compositions par Emile Berchmans.

PRIX : QUINZE FRANCS

Conte presque mélancolique.

Alcide Sénézade avait vu le jour, il avait appris l'art du poëlier, il avait souffert, s'était marié, avait encore souffert, avait eu un fils, puis était mort.

Je vous épargne la description de son enterrement par un jour de mai, le *Manuel du parfait entrepreneur des pompes funèbres* donnant sur cette élégante cérémonie de prolifiques détails.

La douleur causée par la disparition d'Alcide ne fut pas universelle, comme d'ailleurs toutes les « douleurs universelles » dont il est question ici-bas.

La mort n'est ni une découverte, ni une catastrophe.

C'est un changement de domicile, plus simple, plus clair que la naissance.

C'est le passage d'ici à là. Ceux qui sont partis attendent ceux qui partent, et comme on finit par se retrouver tous de l'autre côté, on aurait tort de se plaindre.

S'il m'arrivait de mourir (tout arrive, a dit Taillayrand) je n'entendrais pas qu'un tas de braves gens, qui ne demandent qu'à être heureux, geignassent derrière mon convoi.

Mes mânes, dans leur sereine férocité, protesteraient contre l'inopportunité de ces larmes et la musique incohérente de ces sanglots...

Et cela se conçoit !... Pour une fois qu'elles iraient en voiture, mes mânes !

J'ignore si Sénézade, de son vivant, partageait ma noble insouciance au sujet des regrets éternels qui feignent d'accompagner ceux qui s'en vont ; — toujours est-il qu'une fois mort, il se fit fantôme.

Or voici sa première aventure : Imaginez-vous un clair de lune éclairant en bleu une église romane toute sombre de lierre. Autour de l'église règne l'asile funéraire (cimetière) avec ses sapins taillés en pain de sucre, son mur d'enclos dont la mousse émousse les arêtes.

Imaginez-vous, longeant ce mur d'un côté, un chemin gris aux ornières brillantes des pluies de la veille, aux vieux saules fantastiques...

Rêvez aux ondulations des branches sous le vent, à la tristesse des solitudes. Mettez une date à ce tableau : 10 mai 1888.

C'est là, à l'ombre de l'église romane, que dort Sénézade.

Minuit vient de sonner...

Il soulève sa pierre tombale, ses articulations sèches ont des bruits de castagnettes ; il veut escalader son tombeau, mais, soit inexpérience, soit maladresse, il lâche sa pierre et la reçoit sur la tête, qui rend un son creux.

« J'ai une fière chance d'être mort, » songe-t-il.

Et il recommence son escalade.

Une fois dehors, il s'étire, baille, il promène ses orbites sur le paysage.

La nuit est fraîche, le vent passe en-

tre ses côtes avec les rayons lunaires.

Alcide frissonne, il marche à grands pas, comme un vivant, pour se réchauffer. Le bruit de ses articulations chasse les chats-huants de la tour.

Alors Sénézade s'arrête.

« Est-ce amusant ce bruit-là ! dit-il ; j'ai l'air de brouiller des dominos... tantôt je vais réveiller le monde... »

Il se drapa élégamment dans son suaire, s'assit, tragique, sur sa pierre dernière, ainsi qu'il l'avait vu faire autrefois par les fantômes de l'Odéon, puis philosopha :

« J'ai perdu les trois quarts de ma vie à craindre Dieu et ses saints. C'est une erreur !

« Quand j'ai sonné au paradis, saint Pierre jouait au lawn-tennis avec des vierges de Cologne et deux anciens membres de la Commune.

« Il avait donné la clef à saint Labre.

« Quel gaillard, ce saint Labre !... »

« Je lui ai dit : — « Où est Dieu, Monsieur Labre ? »

« Dieu ? Dieu !... attendez, venez avec moi. »

« Et il m'a pris le bras, me racontant un tas d'histoires : il gagnait dix-huit cents francs, plus l'éclairage, il n'avait rien à faire, c'était l'idéale des places, etc., etc.

« Dieu était assis et riait. Le rire de Dieu c'est le soleil et la gaieté, c'est l'âme des petits enfants, c'est la lumière, c'est l'amour et la joie !

« Dieu lisait *Li Bleu-Bixhe*.

« Il s'est écrié : — « Ah ! c'est vous, Alcide ! Eh ! bien, allez vous asseoir ! »

« Et c'est tout ! pas une allusion à ma vie passée... rien !

« Sacrétonnerre ! je n'ai pas chaud !

Tiens ! une couronne !

Sénézade venait de découvrir à ses pieds une couronne d'immortelles ; il la ramassa, puis continuant son monologue :

« Une couronne ! ma première ! je n'ai jamais été un aigle en classe... ni ailleurs ! Une couronne ! Ah ! lisons un peu ce qu'on marque sur ma couronne :

SYNDICAT DES POËLIERS-FUMISTES

6, RUE DU JOURDAIN, 6

RÉPARATIONS

A FEU SON MEMBRE ALCIDE SÉNÉZADE

, , REGRETS , ,

PRIX MODÉRÉS.

« Mais c'est toute une affiche ! Prix modérés ! Comme c'est éloquent !

« Décidément, il en pleut ; en voici encore une autre ! je les aurai fait tomber en sortant, tantôt. Oh ! Mélanie ! c'est la couronne que tes mains pieuses m'ont offerte ! Mélanie ! Idole et énigme !

Astre qui éclaira... »

Un bruit de voix dans le chemin vint interrompre Alcide comme il s'embarquait dans cette métaphore.

Il écouta... les voix étaient douces, caressantes...

Alcide songea : des amoureux !... Alcide reconnut sa femme et un autre...

« Les morts vont vite, » pensa-t-il, et il rentra dans sa tombe.

MELEK.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

LES POÈTES NAMUROIS

PAR AUGUSTE VIERSET.

Beau volume in-8°, tiré à 200 exemplaires, prix, en souscription, fr. 1-50 (franco par poste fr. 1-60). Après la souscription, le prix sera porté à 2-00 fr.

A PARAÎTRE :

→ TÊTE * PRESSÉE ←

PAR L'UN DES NOTRES.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

LA BANDE A BEAUCANARD

PAR GEORGES ROSMEL.

Nouvelles cocasses et récits drôlatiques, imprimés en une plaquette de grand luxe ornée d'un dessin par E. BERCHMANS.

PRIX : fr. 0-50.

Sera expédié franco, des son apparition, à quiconque adressera, dès à présent fr. 0-50 en timbres-poste à M. d'Heur, libraire, rue du Pont-d'Ile, à Liège.

Chant de Nuit.

Doux esprits de la nuit qui lutinez nos rêves
Et plantez dans nos cœurs le rameau de l'espoir,
Accourez en chantant du lointain de vos grèves,
A l'heure où les Edens se colorent de soir.

Notre bonheur mort-né, nos espérances frères,
Nos souvenirs aimés naguère se sont pris
Comme des oiselets à la glu de vos ailes,
Et se sont envolés bien loin dans l'Incompris.

Doux esprits qui vibrez comme l'âme des choses,
Vous avez promené votre souffle jaloux
Sur les jardins, et vous avez fané les roses
Qui tombent une à une au sein des gazons roux.

Votre chant triste et sourd plane dans les ténèbres
Comme de longs sanglots agités par les vents,
Et les roseaux du lac pleurent des pleurs funèbres,
En goûtant à regret vos baisers décevants.

Car votre étreinte est forte et lâchement cruelle :
Les frondaïsons en sentant venir dans les ifs
Votre haleine, se couchent d'effroi, telle
L'échine — sous le fouet — des maigres chiens fau-

[tifs.

Mais nous vous réclamons dans les nuits automnales
— Comme un grand bien perdu, rempli de doux

[appas —

Les pelouses d'argent et les humbles pétales
Des lys inviolés qui sanglotent tout bas ;

Car nous avons l'espoir que de votre envolée
Vous nous rendrez aussi ce qui nous tient au cœur :
Les tendres souvenirs, les baisers de l'aimée
Son regard humide et ses caresses de sœur.

ARTHUR DUPONT.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
A PARAÎTRE :

BRANLANTES

édition mignonne de grand luxe,
caractères elzéviens,
par MAURICE SIVILLE
avec frontispice et 20 eaux-fortes de
LOUIS MOREELS.

Inauguration du Monument
De Tombeur.

Les amis et confrères de Charles-Henri De Tombeur, ancien secrétaire de la rédaction de *la Réforme* et directeur de *la Basoche*, décédé le 11 octobre 1887, viennent d'ériger, au cimetière de Schaerbeek, un monument funéraire à sa mémoire.

Ce monument, œuvre de M. Armand Chainaye, qui se compose d'une colonne en marbre blanc portant le médaillon en bronze du défunt et autour de laquelle s'enroule une palme en fer forgé, sera inauguré dimanche prochain, 21 octobre.

Réunion à 9 heures et demie du matin, à la *Taverne Fontaine*, chaussée d'Haecht, 1 (coin de la rue Royale).

Le présent avis tiendra lieu d'invitation pour les nombreux amis qui se feront un devoir de rendre un nouvel hommage au souvenir du regretté Charles-Henri De Tombeur.

Pour lire.

Paraîtra, dans notre prochain n°, le portrait de Edmond Picard ; puis ceux de Arnold Goffin, E. Tinel, etc...

Bibliographie.

De *la Wallonie* nous extrayons cette excellente chronique :

JEANNE BUKOFF. (1)

Notre ami Fritz Ell a terminé récemment une comédie : *Jeanne Bukoff*. C'est, chez nous, l'un des rares essais d'instaurer la vie sur la scène, mais sans l'éternel souci du document humain, si lourdement faïble et mort lorsqu'il est transporté de la grande scène du monde à l'artificielle scène du théâtre, et, loin du luxueux soleil des villes et des campagnes, aux seuls maigres feux de la rampe. Mais, bien que transposée sous des nuances idéales dans cette atmosphère idéale qu'est la vie *simplement* *rappelée et rêvée* d'une pièce, l'action de *Madame Bukoff* se meut trop dans la foule. Ce regret pourrait être proféré à l'égard de presque toutes les pièces de théâtre. Son importance

(1) Comédie en deux actes, et en prose, par Fritz Ell. Trente exemplaires hors commerce.

relative paraîtra donc minime; j'ai voulu cependant l'énoncer, parce que la nuance d'incommu que recèle l'atmosphère d'une œuvre est à mon avis le plus subtil critère de sa valeur.

Mais il faut apprécier beaucoup Fritz Ell, pour certaines choses qui, chez lui, étonnent d'abord. Cet adolescent à l'œil noir et mobile, cet adolescent qui veut être mondain et semble fait pour les superficiels plaisirs des flirtations par hasard nouées et dénouées, oui, ce papillon des jeunes filles est au fond plus réfléchi que ses apparences ne le laissent voir; et dans ses comédies, attention bien rare, il met quelque chose. Une Réparation, il y a quelques mois, analysait brièvement, — trop brièvement, certes, — ce moment indécis où le jeune homme se sent devenir vieux garçon; non pas encore à cette limite d'âge où l'on parle de « faire une fin »; mais les vingt-cinq ans en province, la fatigue de l'esseulement et le désir encore indécis de quitter la jeune femme pour la jeune fille. Joué dans un bal, terminé par un mariage (ou plutôt, avec une portée plus grande par le mariage), l'acte paraît contenir ce qu'ordinairement contient un bal; Madame de Cry est la majeure du syllogisme, Mlle de St-Girons en est la conclusion.

Jeanne Bukoff, bien que publiée plus tard, est antérieure à Une Réparation au moins comme idée et comme première écriture. Ici la conception est moins normale, mais plus profonde; c'est encore le Mariage, mais sous un autre aspect. Une femme qui a vécu le Mariage, et qui en a souffert, veut épargner à sa fille le désir même de cette déchéance. L'éducation de Suzanne Bukoff a tendu à ceci: éloigner d'elle, et de ses désirs, et de ses plus secrets pensers, toute image idéale de l'Époux. Ici n'y aurait-il pas mieux et plus profond que ne nous le montre Fritz Ell? La jeune fille, théoriquement au moins, et l'être ingénu au seuil de la Vie, le Rêve au seuil de la réalisation. Ecarter la Vie, fuir la réalisation — mortelle au rêve — telle est l'idée mère du drame.

Mais à côté de Jeanne Bukoff, la femme pessimiste au grand relief noir, Suzanne voit des amis plus superficiels, bourgeois foncièrement, bonnes gens et optimistes. Alors, poussée par la nature et tant de circonstances extérieures qui tuent l'influence amère et mâle de Jeanne Bukoff, Suzanne obéira à l'inévitable loi d'amour. Elle aimera. Qui? Oh, un jeune homme quelconque, Jacques Dulac, ni très fort ni très bête: ordinaire. Et Madame Bukoff voyant sa volonté débordée, et qui doute d'elle même lorsqu'elle découvre les néants des conseils, de l'éducation, des influences longuement combinées, Madame Bukoff qui se trouve mère et faible sous sa virile armure de pessimiste, cède enfin; non point convaincue certes! mais sans force devant cette pensée: le cours fatal des choses ne peut être arrêté.

J'ai de mon mieux analysé Jeanne Bukoff, et tâché d'exprimer clairement l'idée assez neuve qui vit au tréfond du drame. Mais, s'il faut louer Fritz Ell pour le fond, il faut sévèrement le critiquer pour la forme. Fritz Ell n'est pas assez maître de sa langue, et laisse passer des phrases trop superficiellement construites, qui ne tiennent pas bien, des tournures embarrassées et lourdes, parfois. A côté de cela, il faut signaler quelques scènes douces où le verbe s'atténue très heureusement avec le son des voix, et d'autres plus vigoureuses où brillent certaines expressions d'un beau relief de médaille. Mais si Fritz Ell me paraît destiné à mieux écrire pour la scène que pour le livre, je trouve cependant son dialogue encore terne. Il n'y a pas assez de variété dans le dessin, pas assez de vivacité de langue; des scènes trop longuement tenues, comme des points d'orgue, et des redites. Une Réparation, inférieure certes, quant au fond, l'emporte comme restitution de la parole mondaine et de sa vie. Mais qui donc a su jusqu'ici construire un dialogue réel? Je ne vois guère que les de Goncourt en certains

chapters de Charles Demally, ce chef-d'œuvre, et Camille Lemonnier dans les deux admirables premiers actes de son Mâle.

A cela, il y a une raison toute naturelle; c'est qu'en général les causeurs parlent ainsi qu'ils pensent, et par association d'idées; tandis que les auteurs combinent des liaisons d'idées, logiques et pour cela surtout visiblement artificielles.

Je veux encore reprocher à Fritz Ell quelque scène dramatique où Jacques Dulac sort du rôle qu'il devrait logiquement tenir, si la conception de l'œuvre est bien telle, et profonde que je l'ai comprise. De plus quelques personnages épisodiques sont inutiles ou nuisibles, et quelques détails vraiment puérils; — ces tribunaux égyptiens, par exemple; — il y a aussi des passages déclamatoires qui détonnent. Mais cela, Fritz Ell pourra le remanier à loisir, lorsqu'après cette édition provisoire Jeanne Bukoff sera définitivement publiée.

Un mot encore. J'ai tenu compte de ce que Fritz Ell désire faire autant que de ce qu'il a fait. Mais j'ai entendu le juger avec la sévère et cordiale franchise qu'il mérite, comme l'un de ceux qui veulent chercher l'art au théâtre. D'autres écrivains de comédies, dans ce qu'on appelle la Belgique, auraient eu droit à bien plus d'indulgence: si l'indulgence est la sœur du mépris.

ALBERT MOCKEL.

Imprimerie - Lithographie - Papeterie
FABRIQUE DE REGISTRES
Fabrique d'articles pour cotillons
RELIURES

Louis Haas-Depas
25, Place du Théâtre, LIÈGE

Chronique des Théâtres.

AU THÉÂTRE ROYAL.

Aller. — Gaan.

Et beaucoup de babies n'en dormaient plus.
— C'est beau, dis, les Amours du Diable?
— Oui, très beau.
— N'y a des feux d'artifice? et des fontaines?
— Peut-être.
— Avec des poissons rouges dedans?
— Je ne crois pas.
— Oh! c'est dommage. N'y a des belles dames avec beaucoup des mouchoirs autour?
— Des danseuses? Oui.
— Pourquoi qu'elles ne vont pas dans la rue avec leurs beaux costumes?
— On les arrêterait.
— Pourquoi?
— Parce qu'on ne peut pas se promener en pareils costumes.
— Parce qu'on l'zy vois leurs jambes?
— Oui, tais-toi, nous arrivons.

Le Monsieur et son fils entrent au théâtre, jeudi 21, écoutent religieusement, sortent vers minuit.

Retour. — Wederkomst.

— Bien amusé, Bébé!
— Peuh! n'y avait pas des fontaines.
— C'est vrai, mais tu as vu des danseuses.
— Oui, et puis un beau M'sieur qu'on appelait M'sieur le comte et qui avait une si belle voix; qui c'est?
— Monsieur Maugier.
— Et la celle qui avait des grands bas rouges? Elle chantait bien, dis?
— Oui, très bien.
— Comment qu'on l'appelle?
— Madame Deviamé.
— Et le M'sieur qui avait des blancs yeux?
— Le diable?
— Oui.

— Monsieur Lissotty.
— Que c'est pour eux, l'argent qu'on paye pour aller dans le théâtre?
— Non, c'est pour le directeur.
— C'est un M'sieu, alors le directeur?
— Cette année, oui.
— Et l'année dernière c'était un cocher?
— Comment ça?
— L'autre jour, au souper, je t'ai entendu dire à maman: le directeur, l'année dernière, était un véritable cocher; mais cette fois c'est un Monsieur très correct.
— Tu as entendu ça?
— Oui, d'autres choses aussi...
— Tais-toi, Bébé, nous arrivons. Il est tard; tu me conteras toutes ces choses un autre jour. couche-toi bien doucement pour ne pas réveiller petite mère...
— Et toi, tu ne réveilleras pas petite mère?
—Non.

... Et Bébé pose sa main potelée sur le velours de la rampe, ascend l'escalier que recouvre un épais tapis de Smyrne, pousse la porte de sa chambrette où une vieilleuse crépite, range son « beau costume » sur un prie-Dieu au pied du lit, se glisse dans la blancheur des draps, fait une très courte prière, tire à lui la courtine de soie mauve, clôt ses grands yeux et s'endort...

Bonsoir Bébé!

MORISKI.

AU GYMNASE.

Durant huit jours, les Mousquetaires ont tenu l'affiche: ce vieux drame que tous nous avons lu au collège « en cachette », derrière une pile de cahiers superposés, alors que des pédagogues prétendaient nous enseigner — à nous, jeunes cancre — le moyen (?) de dénicher les truffes littéraires, ainsi qu'en certaine Académie des rapins chevelus apprennent « des tons de fond ou d'avant-plan. »
Y débutait Mme Miller.

M. Teillet a eu la main heureuse en recrutant cette transfuge des galeries St-Hubert qui est restée la très bonne comédienne de jadis, jouant sobrement, sans exclamations intempestives: dont exemple à M. Marmignon qui veut paraître méchant et prend une voix de tonnerre pour dire toutes choses.

MM. Nersant, Lacroix, Vaslin et Andral sont excellents, les autres convenables.

Sous peu le Roman d'un jeune homme pauvre — oh! ce titre! — de Feuillet, une comédie de nature à faire couler les pleurs des jeunes filles qui, les soirs de gala, iront applaudir ce répertoire imparsemé d'expressions choquantes.

MORISKI.

PAVILLON DE FLORE.

D'une gaité immense, que Labiche excelle à exciter, se présente à nous, Célinaire le Bien-Aimé. Cette pièce à ficelles, comme nous pourrions l'appeler, est l'histoire biscornue de deux maris idem, qui cramponnent celui qui les mit dans cette équivoque situation. Et c'est surtout après le mariage du Don Juan que ce double crampon est le plus tenace.

Des quiproquos, des sous-entendus risibles pour amener à la fin de l'œuvre la femme de Célinaire à connaître les fadaises de son mari (pardonnées d'ailleurs) et celui-ci à mettre en fuite ses trop compromettants amis en implorant d'eux un prêt important.

M. Ancelin personnifie bien Célinaire, et M. Raimbault, Rocardon. Le restant de la troupe suit de près.

**

La Mascotte, ou plutôt une parodie de la Mascotte (pour parler du libretto seul). MM. Ancelin et Couly et, marchant sur leurs traces, MM. Gardon et Perrin, vous font un mélomèle de bons mots, où l'on ne peut qu'à grand peine reconnaître le dire prime des auteurs.

C'est gai à l'excès, et c'est triste. Nous dirons c'est tristement gai. Enfin les rieurs y trouveront part grande.

D'ailleurs le succès d'antan est retrouvé. Son rôle sied à Mme Ferrouze. A l'aise sous les traits de Bettina, elle s'est fait applaudir beaucoup.

Pas mal Mme Loys. Impression meilleure pour M. Perrin que dans le Coeur et la Main.

Parfait M. Gardon Fritellini. Il faut croire à une mascotte de la Mascotte, si l'on doit en juger d'après les applaudissements d'hier.

SPHINX.

AU CŒUR D'OR
JEAN SOIRON
LIÈGE
RUE DE LA RÉGENCE, 32
GLACES, CADRES
GROS & DÉTAIL
Anciennement
RUE DE LA CATHÉDRALE
39

LA MAISON

HAENEN, TAILLEUR

Place de l'Université, à Liège.
Se recommande pour son bon marché et la bonne qualité de ses étoffes.

FER POUR LE
REPASSAGE DE LUXE
AMIDON BRILLANT AMÉRICAIN
(Avec mode d'emploi sur chaque paquet).

H. FONDER-BURNET
48, RUE DU PONT-D'ILE, LIÈGE.

RÉOUVERTURE DES MAGASINS
DE
TAPISSERIE & AMEUBLEMENT
DE
DD. CHAPPELLE,
Place des Carmes, 9, LIÈGE.

V^o ELISE MAGIS
RUE DU PONT-D'ILE, 47bis, LIÈGE.

Porcelaines fines et ordinaires de toutes provenances. — Faïences anglaises, de Delft, Nancy, Rouen, Suisse, italiennes et du pays. — Cristaux. — Verreries. — Grand choix d'objets de fantaisie en Chine, Japon, Saxe, Sèvres, Nancy, Lille et Marseille. — Objets en cuivre et en bronze doré. — Plateaux viennois en laque, en cuir bouilli, en bronze doré et argenté. — Eventails de tous prix. — Albums de photographie. — Cadres et Paravents pour portraits. — Abat-jour. — Mignonnettes et Lambrequins. — Savon, Parfumerie, Eau de Cologne 1^o marque. — Objets de ménage. — Dépot des lits de la maison Roelofs d'Amsterdam. — Objets à peindre en porcelaine, en bois blanc et en terra Cola de Copenhague.

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art
2^e ANNÉE

Comité
de Rédaction
ERNEST MAHAIM
ALBERT MOCKEL
PIERRE-M. OLIN
MAURICE SIVILLE

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an.
Union postale, frs. 6.50.
Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes

AUG. BÉNARD, ÉDITEUR A LIÈGE.

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix: 1 fr.

Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.

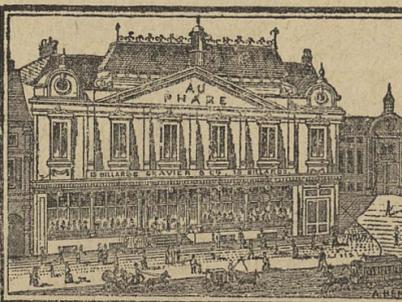
APÉRITIF & DIGESTIF
ESSENTIELLEMENT
HYGIÉNIQUE
MAISON
DE VENTE
AMER MAUGUIN
16 et 18, rue Léopold
LIÈGE.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
H. ZEYEN
Boulevard de la Sawenière.

COMPAGNIE
DES
Propriétaires Réunis
pour l'assurance à primes contre l'incendie
Agent principal: A. DEPAS, Liège.
64, rue Hocheporte.

THIRIAR-HERLA
Rue Léopold, 19, LIÈGE.
RÉPARATIONS SOIGNÉES
DE PIPES, PORTE-CIGARES ET CIGARETTES.
Ambre, Cannes, etc.
PRIX MODÉRÉS

AU PHARE — GRAVIER ET C^{ie}



LIÈGE PLACE VERTE.

ANVERS 1885, MÉDAILLE D'OR
DE COLLABORATEUR.

Typographie - Chromolithographie.
Aug. Bénard.
Imprimeur-Éditeur
Rue du Jardin Botanique, 12
Liège.

CATALOGUES & PUBLICATIONS ILLUSTRÉES
TABLEAUX-RECLAMES. — ÉTIQUETTES DE LUXE
IMPRESSIONS COMMERCIALES ET ARTISTIQUES.

CLICHERIE GALVANOPLASTIE
PHOTOGRAVURE.

Liège, Imp. Aug. Bénard.

Théâtre du Pavillon de Flore.

Direction : A. Rodembourg.

Bureaux à 6 heures. Rideau à 6 1/2 heures.

Dimanche 21 Octobre 1888.

Représentation extraordinaire :

LA MASCOTTE

Opéra-comique en 3 actes,
musique de M. Audran.

Distribution :

Fritellini,	MM. A. Gardon.
Pippo,	Perrin.
Laurent XVIII,	Couly.
Rocco,	Ancelin.
Mathéo,	Garnier.
Sparajante,	Vaillant.
Gregoire,	Sougnéz.
Bettina,	Mmes Pérouze.
Fiametta,	Loys.
Antonia,	Belini.
Paola,	Clasis.
Francesca,	Sluse.
Carlo,	Thys.
Robert,	Couly.

Pages, Seigneurs, Soldats, Paysans,
Piqueurs, Dames de la Cour, etc.

1^{re} représentation de
LE DRAME

DE LA RUE DE LA PAIX

Drame en 5 actes, par A. Belot.

Albert Savari,	MM. Boyer-Clasis.
Vibert,	Thys.
Dumouche,	Ancelin.
Le petit vicomte,	Degrange.
M. Gourbet, juge d'instruction,	Raimbault.
Le greffier,	Robin.
Un maître d'hôtel,	Tack.
Un garçon de bureau,	Sougnéz.
Julia Vidal,	Mmes Clavandier.
Marietta,	Perrin-Theuler.
Pélagie d'Ermont,	Belini.
Palmyre,	Couly.
Adèle,	Thys.
Léonide,	Clasis.
Un domestique,	M. Duvivier.

Mardi 23, représentation extraordinaire par
la *Tournée artiste de M. F. Achard*, le plus
grand succès du Vaudeville : **Les Surprises du**
Divorce, comédie en 3 actes de M. Bisson et A.
Mars. **Veuve Durosel**, comédie en 1 acte.



M^{me} PERROUZE

DU PAVILLON DE FLORE

Théâtre Royal de Liège.

Bureaux à 7 h. Rideau à 7 1/2 h.

LES AMOURS DU DIABLE

Opéra-féerie à grand spectacle en 4 actes et
9 tableaux, paroles de M. de St-Georges,
musique d'Albert Grisar.

Le comte Frédéric, jeune seigneur Hongrois,	MM. Maugier.
Belzébuth,	Lissotty.
Braccaccio, chef des Pirates,	Schauw.
Cornélius, gouverneur de Frédéric,	Donval.
Le grand Vizir,	Derousseau.
Paternick, domestique du comte,	Max.
L'ennuqué,	Lauff.
Le tailleur,	Laloze.
L'usurier,	Baiwir.
Urielle, démon	Mmes Deviamé.
Lilia, sœur de lait du jeune comte,	Grégia.
Phœbé, comédienne, maîtresse du comte Frédéric,	Frasset.
Thérésine, mère de Lilia,	Legénisiel.
Goth, fiancée de Paternick,	Adam.
Le tapissier,	MM. Ista.
Le bijoutier,	Petit.
Un huissier,	Magnée.
Un domestique,	Bovy.

Seigneurs, Dames, Paysans, Paysannes,
Pirates, Démons, Diabesses, Esclaves.

ORDRE DES BALLETS :

Au premier acte; CHŒUR DANSE par les
dames du Ballet.

Au sixième tableau : BALLETS ORIENTAL
Régé et dansé par M^{lle} ROSETTI, première
danseuse du Théâtre Royal de la Monnaie et
du Théâtre Impérial de St-Petersbourg, et de
Mmes Sommers, Georgette, Blanche, Casilda,
Pellegrini, Riemer, Lequime, Frennet, Dedec-
ker et Nettement.

Au huitième tableau : LES FILLES DE FEU
Divertissement réglé et dansé par M^{lle} Rosetti
et les dames du Ballet.

Premier tableau :
FÊTE DANS LE PARC DU COMTE FRÉDÉRIC
Deuxième tableau : LA TOUR DU DIABLE
Troisième tableau : SALLE DU BANQUET
Quatrième tableau :
LA CHAPELLE DE L'HERMITAGE
Cinquième tableau : UN CIMETIÈRE A MINUIT
Sixième tableau : TUNIS. — Grand Ballet.
Septième tableau : LA CHAMBRE DE GOTH
Huitième tableau : LE PALAIS DE BELZÉBUTH
Neuvième tableau : APOTHÉOSE

Théâtre du GYMNASE.

Direction L. Teillet.

Bureau à 7 heures Rideau à 7 1/2 h.

— 0 —

Dimanche 21 et Lundi 22 Octobre 1888

LES DEUX ORPHELINES

1^{er} tableau : L'arrivée du coche.
2^e tableau : Pavillon du Bel air.
3^e tableau : Cabinet du Lieutenant de Police.
4^e tableau : St-Suplice.
5^e tableau : La chambre d'Henriette.
6^e tableau : La Salpêtrière.
7^e tableau : Chez les Frochard.
8^e tableau : Le Pardon.

Distribution :

Pierre,	MM. Marmignon.
Jacques,	Mandar.
Le comte de Lanières,	Lacroix.
Le chevalier de Vaudray,	Andral.
Marquis de Presles,	Bressolles.
Picard,	E. Vaslin.
Le docteur,	Harlin père.
De Mailly,	L. Guy.
Martin,	Perrin.
La Fleur,	Harlin fils.
Sergent,	Davil.
Marest,	Davil.
D'Estrée,	Robert.
Un domestique,	Robert.
La comtesse de Lanières,	Mmes Miller.
Henriette,	Daurelly.
Louise,	Fournier.
Marianne,	Arosa.
La Frochart,	Kerby.
Sœur Geneviève,	Nerssant.
Florette,	Harricia.
Julie,	Sluse.

MARDI et MERCREDI (EN GALA)

LA GRANDE MARNIÈRE

La location est ouverte à partir de ce jour.

Caprice Revue

journal artistique et littéraire

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

publié, en chacun de ses numéros, un
dessin et un portrait d'artiste.

Ont paru :

Camille Lemonnier, Emile Verhae-
ren, Joséphin Péladan, Villiers de l'Isle
Adam, Erasme Raway, Jules Destrée,
Henri Simon, Louis Kéfer, Georges
Rodenbach, César Thomson, Oscar
Dossin, I. Ragghianti, Albert Giraud,
E. Reyer, Théo Hannon, Sully Prud-
homme, Mars, Henry de Groux, etc.

A paraître :

Félicien Rops, Edmond Picard,
Catulle Mendès, Caran d'Ache, René
Maizeroy, E. Tinel, Wagner, Alfred
Stevens, César Franck, Arnold Goffin,
Célestin Demblon, Amédée Lynen,
James Van Drunen, etc.

Les abonnements partent du 1^{er} dé-
cembre 87 pour finir au 31 novembre
88. Les nouveaux abonnés recevront
donc tous les n^{os} parus, le n^o 2 excepté.

Quoique le prix du n^o ait été porté
à quinze centimes, le prix de l'abonne-
ment reste fixé à six francs pour la
Belgique et à 8 francs pour l'étranger.

Pour toutes communications s'adres-
ser à M. Léon Plaide, administrateur
de *Caprice Revue*, 16, rue des Vingt-
Deux.

CASINO GRÉTRY.

Bureaux 7 h. Rideau 7 1/2 h.

Dimanche 21 Octobre

Le célèbre magnétiseur LÉON
dans ses nouvelles expériences.

Pendant cette représentation, grande tom-
bola : CENT FRANCS, lot unique, en espèces
ayant cours légal. Il sera offert gratuitement à
chaque spectateur, un billet de tombola, en
échange du prix de sa place.

Rez-de-chaussée, 1 fr.
Galeries, 50 centimes.